

A L'ECOLE DES MOINES

Durant une grande partie du Moyen-Âge, la culture monastique était considérée comme l'expression la plus haute vers laquelle devait aspirer la culture catholique de façon générale : une culture mettant Dieu au centre de toute chose.

A partir du XIIIe siècle, mais surtout du XIVe au XVIIe siècle, les choses se mirent à bouger ; désormais, c'est l'homme qui devait être au centre de toute chose. Ce mouvement atteignit son apogée avec les philosophes des Lumières qui s'employèrent à reléguer Dieu à la périphérie afin de peu à peu l'exclure de la vie des sociétés et pour, finalement, en arriver à l'oublier totalement. De nombreuses études tentent de comprendre comment cette « évolution » a pu se faire.



Pendant longtemps, l'Eglise a tenté de lutter contre cette inversion des valeurs ; elle l'a fait en s'opposant au modernisme durant les XIXe et XXe siècles. Cependant, durant les années qui ont immédiatement suivi Vatican II, un clergé n'ayant pas bénéficié de solides formations théologique et philosophique a pensé qu'il suffirait de se mettre « au diapason des sociétés » pour susciter des conversions. Le résultat de cette « pastorale », qu'on présentait alors comme étant d'une indéniable efficacité, fut la mort de la culture chrétienne.

Bien sûr, en apparence, les choses pouvaient considérablement varier d'un endroit à l'autre. Mais en apparence seulement, car partout on finissait tôt ou tard par aboutir à la sécularisation et - ce qui est sûrement le plus grave - à une sécularisation qui pouvait se faire à un rythme soutenu grâce à l'aide de certaines structures institutionnelles de l'Eglise.

Ainsi, au cours des années post-conciliaires, le jeune catholique qui, cherchant courageusement à donner un sens à sa vie, arrivait dans un monastère classique, subissait un sérieux choc à la fois culturel et cultuel. Dans des sociétés où le laïcisme était vécu de manière agressive, la voie monastique ne pouvait lui apparaître que « contre-culturelle ».

A CONTRE-COURANT

En réalité, c'est cette position « contre-culturelle », allant à contre-courant de ce qui se dit et se fait quotidiennement dans nos sociétés, qui est l'une des contributions les plus importantes que les moines puissent apporter aujourd'hui à l'Eglise et au monde.

Que pouvait découvrir ce jeune catholique dans un monastère ? Après quelques entretiens avec les « chercheurs de Dieu » que sont les moines, il découvrait d'abord que la vie monastique est centrée sur Dieu : elle est théocentrique alors que nos sociétés sont anthropocentriques, centrées sur l'individu et l'insignifiance de l'individualisme.



Ce contraste est souvent ressenti à travers la liturgie monastique : la liturgie restaurée à la suite de Vatican II, lorsqu'elle est célébrée par des clercs peu formés et, d'une façon ou d'une autre, marqués par l'anthropologie des Lumières, comme c'est généralement le cas dans nos paroisses, ne peut qu'exalter l'anthropocentrisme et l'individualisme. Ce n'est pas le cas dans les monastères où les moines insistent sur le théocentrisme qui doit émaner de chaque action liturgique.

FRATERNITE



Le jeune catholique découvrait aussi que dans le monastère, l'accent est mis sur la fraternité et non sur l'individualisme. Si par exemple un moine utilise un livre, il peut uniquement écrire (au crayon), sur la page de couverture, une revendication collective de propriété : « Ad usum fratris Benedicti » - à l'usage des frères bénédictins... n'importe lequel de ces frères -. Ce livre n'appartient pas à tel moine ; il n'est pour son usage. Ou pour l'usage de tout autre

moine qui en aurait besoin. La vie monastique est donc le meilleur exemple de « vivre ensemble ». D'ailleurs, Saint Benoît insiste pour que tout le monde soit aux repas ensemble et à l'heure. Dans nos sociétés fragmentées, une famille est rarement ensemble pour prendre un repas. La question que se pose un moine n'est pas « Qu'est-ce qui est le mieux pour moi ? » mais « Quel est le meilleur pour le bien commun ? »

SILENCE

Notre jeune ami fera aussi l'expérience du silence. Le moine vit en silence comme le poisson vit dans l'eau. Le silence est le milieu naturel du moine. Notre monde, en revanche, est un lieu de bruit constant et mêmes nos liturgies ne sont généralement que



des mots empilés les uns sur les autres.

Parfois, lorsque des personnes se rendent dans un monastère, le silence les effraie. Car, une fois toutes les distractions supprimées, toutes les occasions de vagabondage de la pensée éloignées, elles sont obligées d'écouter leur propre tumulte intérieur : le silence nous met face à nous-mêmes. Or, dans un monastère, tout est silence ; même au cours des célébrations liturgiques, l'accompagnement d'orgue doit mener au silence, à la paix. Avouons que rares

sont les organistes de paroisses qui savent créer et respecter le silence d'une liturgie correctement célébrée !

Le silence réduit les stimuli : dans un monastère, nous n'écoutons pas la radio, nous ne regardons pas la télévision, nous ne lisons pas le journal, l'utilisation d'Internet est strictement réglementée et le téléphone portable doit demeurer quelque part où on l'oublie. Il ne s'agit pas d'une série d'obligations oppressives mais plutôt d'un libre choix visant à réduire le nombre d'images parasites : les images marquent la mémoire et ne peuvent pas être facilement effacées.

Nos sociétés sont sur-stimulées, à chaque instant, du matin au soir. Le jeune homme qui vient au monastère va connaître une période de désintoxication. Il y a un corollaire au travail de réduction des stimuli externes. Il permet de vider sa « banque de mémoire » afin de donner de la place à des images de qualité provoquées par des stimuli bénéfiques comme l'art, la tranquillité de la liturgie, l'écoute ou le chant des pièces grégoriennes. En d'autres termes, le moine refait son imagination symbolique. Il nous invite à faire de même.

Au cours des siècles précédents, avant que les images électroniques n'existent, l'imagination humaine se nourrissait de scènes simples de la vie quotidienne. Dans la culture monastique, les stimuli proviennent essentiellement de la Bible - de la « Lectio divina » - et de la liturgie. Saint Benoît savait pourtant que toutes les images, même celles extraites de la Bible, n'ont pas que des effets positifs. Ainsi, pour la lecture commune faite avant le coucher, il demandait d'exclure les textes des sept premiers livres de la Bible et les Livres des rois : les images de sexe et de violence - même celles contenues dans les Ecritures - ne sont d'aucune aide pour s'endormir.

Que dirait saint Benoît aujourd'hui en voyant les enfants exposés dès leur plus jeune âge à certaines scènes télévisées ? D'une part, les stimuli doivent être contrôlés et réduits. D'autre part, l'imagination humaine, siège de tant de créativité, doit se régaler de choses nourrissantes, pas de choses toxiques.

TRAVAIL

Que font les moines toute la journée, quand ils ne sont pas à l'église ? Ils travaillent. Il existe un mot merveilleux de la tradition patristique appelé « philergia », que le pape Benoît XVI a utilisé dans l'une de ses catéchèses du mercredi pour décrire la vie de saint Théodore le Studite. « Philergia » signifie « l'amour du travail ». Les moines aiment travailler. En fait, dans la tradition monastique existe une théologie du travail assez raffinée : elle fait la distinction entre « negotium » (le travail), « otium » (le loisir) et « otiositas » (l'oisiveté).

Très curieusement, notre société à la fois déteste le travail et est « accro » au travail. La semaine de travail de 40 heures suivie du week-end du samedi au dimanche est une notion moderne totalement inconnue des anciens et de la culture monastique. Même en vieillissant, le moine ne cesse pas de travailler. Mais au moine âgé ou malade sont attribuées des tâches moins ardues. Le Père Abbé d'un monastère disait : « Un moine ne prend sa retraite qu'en quittant cette terre. »



Voilà qui nous mène à la question de la souffrance et de la mort. Dans la culture monastique, la souffrance est attendue et la mort est une porte vers l'autre vie. Dans sa Règle, saint Benoît décrit brièvement ce que le moine peut espérer dans sa vie monastique : « Ainsi donc, ne nous écartant jamais de son enseignement, et persévérant en sa doctrine dans le monastère jusqu'à la mort, participons par la patience aux souffrances du Christ, afin de mériter d'avoir part également à son règne. » Il dit aussi : « [Ayez] tous les jours la mort présente devant les yeux. » Cette acceptation sereine de la souffrance et de la mort contraste avec notre

société contemporaine où la moindre souffrance doit être absolument évitée tandis que la réalité de la mort doit tout simplement être niée.

DETACHEMENT

Dans notre culture, les biens matériels sont si abondants qu'ils ont peu de valeur. Dans la Règle de Saint Benoît, au contraire, même les outils du monastère doivent être traités comme s'ils étaient les vases sacrés de l'autel. En d'autres termes, les choses matérielles ont une valeur quasi sacramentelle : à leur manière, elles renvoient à une réalité spirituelle. Disons les choses en termes très simples : la création dirige nos regards vers le Créateur. Le moine veille toutefois à mettre son espoir en Dieu, pas dans la création. Dieu est le premier bien et tous les autres biens sont secondaires. Cette façon de considérer les réalités matérielles permet au moine d'utiliser les choses créées avec un esprit de détachement. Par exemple, lors du tremblement de terre qui s'est produit à Norcia, en Italie, tout fut perdu : église, monastère, livres, œuvres d'art... Mais le plus important était que les vies furent épargnées. La situation était difficile pour tout le monde, mais les moines ont géré la tragédie plus facilement que les citoyens car ils savaient que tout est fugace : « sic transit gloria mundi. » Ce détachement donne une certaine liberté. A ce sujet, nous trouvons dans les écrits de saint Augustin une distinction très utile qui est entrée dans les textes de la liturgie de l'Eglise : il s'agit de faire la distinction entre « utor » (utiliser) et « fruor » (jouir de quelque chose). Nous



devons utiliser les choses matérielles de ce monde et nous devons en prendre soin avec amour. Mais si nous essayons d'apprécier ces biens comme s'il s'agissait de choses vitales, alors nous serons inévitablement déçus. Seul Dieu peut être « apprécié » de cette manière. Tout cela, pour notre jeune visiteur entré dans un monastère peut être destabilisant.

Pour se détacher des choses matérielles, le moine a besoin d'une forte dose d'ascèse. Le mot « ascèse » vient du grec « askesis » qui désigne l'entraînement intense d'un athlète qui veut gagner une compétition. Les moines sont des athlètes de Dieu. Les formes classiques de l'ascèse - prière, jeûne et veilles - sont tissées

dans le cours de la vie monastique. La maîtrise de soi et le renoncement à soi-même sont les outils quotidiens du « métier de moine » : ils produisent une liberté intérieure qui se lit sur le visage des contemplatifs.

Notre société occidentale, en revanche, est choyée, molle au point de devenir avachissante. Les grands idéaux qu'elle propose sont le plaisir et le bien-être. La publicité encourage de manière flagrante l'auto-satisfaction. C'est ce qui explique que de nos jours, beaucoup de jeunes n'ont plus aucun sens du sacrifice et de l'effort. Le tremblement de terre de Norcia, auquel il a été fait allusion plus haut, illustre aussi ce fait : les personnes qui ont le plus souffert du séisme sont les personnes âgées de 40 à 50 ans, celles qui ont été élevées avec « beaucoup de tout ». Les générations plus âgées, en revanche, celles qui avaient vécu une vie de sacrifices et souvent de pauvreté matérielle, ont su gérer les effets du séisme avec bien plus de force et de volonté.

REALITE

Le moine s'efforce de dépouiller de ce qui n'est rêve et vanité, afin de pouvoir vivre dans la réalité. Même lorsque cette réalité est difficile ou laide, il vaut mieux y faire face que de vivre dans un monde de rêve.

Ce n'est que si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes que nous pourrons apprendre l'humilité, cette vertu que saint Benoît met à la base de tout. Notre jeune homme qui vient faire un séjour au monastère est issu de notre société laïque ; il vient d'un monde de réalité virtuelle, où des heures et des heures sont passées sur Facebook, l'iPhone ou tout autre appareil sans arrêt « amélioré » et dont il faut avoir la dernière version si l'on ne veut pas passer pour un « arriéré ». Qui n'est jamais allé au restaurant avec des amis et qui n'a jamais attendu plusieurs longues minutes pour entamer une conversation... le temps que son interlocuteur ait enfin lâché son iPhone avec lequel il essayait de retrouver une photo qu'il fallait envoyer à quelqu'un qui se trouvait... à la table voisine du même restaurant ? L'absurdité de cette situation n'est pas si rare. Vous êtes une personne réelle en face de votre ami, mais vous n'avez pas d'importance ; la photo dans l'iPhone n'est pas réelle mais c'est elle qui capte toute l'attention.

La réalité est une thérapie merveilleuse, mais tout le monde ne peut la supporter. C'est si facile d'accepter de vivre dans un monde virtuel : on a l'illusion de s'intéresser à tout, tout en étant dégagé de toute responsabilité de ce qui se passe autour de nous.

STABILITE

Un dernier élément que nous apprend la culture monastique est la stabilité. Les moines font vœu de stabilité : vivre et mourir dans cet endroit spécifique avec ce groupe particulier de personnes. La stabilité amène à l'amour du lieu : les moines ont tendance à embellir leur environnement et à faire de leur monastère une oasis de paix. Mais plus important encore, la stabilité crée des liens fraternels durables. La stabilité signifie qu'on ne peut pas s'enfuir lorsque la situation devient difficile, lorsque des situations de conflit se développent, lorsque des reproches vous sont adressés. Souvent, en persévérant dans les moments difficiles, le moine se fortifie ; quand la vie devient monotone ou pesante, il apprend à aller plus loin. Lorsque les relations deviennent difficiles, il apprend ce que signifie la vraie charité. Tout cela contraste avec la façon dont nous vivons dans nos sociétés contemporaines où tout est en mouvement, où tout n'est plus qu'agitation, où les engagements permanents sont évités comme la peste, ce qui aboutit à briser les mariages et à disperser les familles.



Si notre jeune homme quittera le monastère après son séjour. Mais s'il y revient un jour, dans dix ou vingt ans, pour un autre séjour, il y trouvera les mêmes moines, certains plus jeunes, d'autres plus âgés, mais tous plantés comme le cèdre dans la maison de Dieu : « Iustus ut palma florebit sicut cedrus Libani... »

JOIE

La « contre-culture » monastique tend à produire ce résultat remarquable : elle rend les chrétiens joyeux. De plus, ils acquièrent cette qualité qui appartient proprement à Christ

et qui, dans la tradition byzantine, est appelé « philanthropos », l'amour de tout être humain. Le moine, à la suite de sa formation reçue, devient un amoureux des hommes : comme il a appris à connaître sa propre fragilité, il peut accepter la fragilité des autres. Connaissant mieux que quiconque la nature humaine, il vit donc une relation particulière avec tous les hommes auxquels il est uni à travers une commune nature humaine.

En résumé, la « culture monastique » est une référence essentielle en ce qu'elle nous apprend à dire « oui » à tout ce qui est authentique et bon, et « non » à ce qui est faux et laid. Cette adhésion à la vérité doit se faire d'abord en nous-même et ensuite au sein du monde fou dans lequel nous vivons.

Source : Adoremus Bulletin.